Guillaume CUCHET, Charles MÉRIAUX (dir.), *La dramatique conciliaire de l'Antiquité à Vatican II*

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Histoire et civilisations », 2019, 468 p.

François Weiser

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57417>
DOI : 10.4000/assr.57417
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020
Pagination : 180-182
ISBN : 978-2-7132-2826-1
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

François Weiser, « Guillaume CUCHET, Charles MÉRIAUX (dir.), *La dramatique conciliaire de l'Antiquité à Vatican II* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 22 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/57417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57417>

Ce document a été généré automatiquement le 22 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Guillaume CUCHET, Charles MÉRIAUX (dir.), *La dramatique conciliaire de l'Antiquité à Vatican II*

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Histoire et civilisations », 2019, 468 p.

François Weiser

RÉFÉRENCE

Guillaume CUCHET, Charles MÉRIAUX (dir.), *La dramatique conciliaire de l'Antiquité à Vatican II*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Histoire et civilisations », 2019, 468 p.

- 1 Le projet de ce livre, issu d'un colloque de 2013, est énoncé dès le titre et clairement présenté dans l'introduction : il s'agit d'étudier un objet historique (les conciles) à partir d'une « approche transpériodique » (Cuchet, p. 13). Sa réussite tient à ce qu'il échappe à une logique seulement chronologique, en faisant le pari d'aborder des thèmes variés à l'aide d'une problématique originale : comment tenir ensemble le discours des acteurs mobilisés lors des conciles sur l'inspiration divine de leurs réunions, et les intrigues, les coups de théâtre, les tensions, voire la violence qui caractérisent ces mêmes conciles ? Les vingt-deux contributions retenues pour creuser cette question de la dramatique conciliaire se distribuent dans quatre parties, privilégiant successivement l'étude des textes, de la papauté, du rapport au pouvoir politique et de Vatican II.
- 2 En proposant plusieurs échelles d'analyse, dans l'espace et dans le temps, du plus ancien concile au plus récent, du plus local au plus global, les textes produisent un dépaysement permanent et montrent aussi des continuités. Cette diversité n'est pas pour autant une simple juxtaposition. Elle ne signifie pas que les conciles seraient des événements sans liens entre eux : de nombreuses contributions illustrent à leur

manière cette clé de lecture ecclésiale, selon laquelle toute formulation neuve n'est admissible que dans la mesure où elle est présentée comme traditionnelle (Romanacce, Teja et Acerbi). Un concile peut aussi bien affirmer continuer une tradition quand il l'infléchit (Fabre), ou bien créer une tradition qui a besoin, le cas échéant, de schématiser ou d'inventer des pensées qui ne sont pas tenues pour telles par des auteurs ou des courants de pensée (Morard). La relecture des conciles doit cependant se garder de véhiculer la croyance au mythe d'une préexistence de l'orthodoxie. Au contraire, les conflits conciliaires sont d'autant plus marqués que la définition de la foi orthodoxe est l'enjeu d'un concile.

- 3 La tension permanente entre l'horizon visé de l'unité et la réalité de la division constitue un défi pour l'institution ecclésiale, et c'est un deuxième point solidement documenté par l'ouvrage. Cette tension peut se cristalliser de différentes manières : autour du principe ou de l'exercice de la primauté pontificale (tensions entre Églises, ou entre papes et empereurs – Morard, Blaudeau, Close, ou encore entre les papes et les conciles eux-mêmes – Montaubin, Vallery-Radot, Rosenblieh, Minnich, Fouilloux) ; autour de la personne du pape (Grand et Petit schismes d'Occident – Millet). Elle peut se cristalliser aussi à partir de l'incapacité des Églises, ou des courants dominants, à donner une réponse à ceux qui ont une vue différente des formulations de la foi (Teja et Acerbi, Fouilloux, Figoureux, Sorrel, Roy-Lysencourt). Des conciles ont théorisé la pluralité théologique, pas d'autres (Arjakovsky) : un des enjeux des conciles est de penser, et d'accepter ou de refuser, l'articulation de l'unité et de la multiplicité. En cela, tout concile porte aussi une réflexion sur la question de l'universalité réelle de l'Église ou des Églises, et sur les significations souvent divergentes de cette œcuménicité. La dramatique conciliaire, quels que soient les thèmes abordés, est la mise en scène de débats structurant la théologie et l'ecclésiologie, qui manifeste ou accentue la polarisation de l'espace étudié (Rosenblieh, Fouilloux, Roy-Lysencourt). Cette polarisation, loin de s'atténuer à la fin de chaque concile, s'accroît au contraire souvent. La fabrique des documents conciliaires, qui peut dans certains cas s'étaler sur plusieurs siècles, fait en cela partie de la dramatique conciliaire. Il importe dès lors de prêter attention au contenu et à l'histoire de la documentation qui les relate, car toute production d'archives conciliaires est « une entreprise de collecte orientée », une opération « de sélection et de traduction menées au service d'une intention doctrinale » (Morard, p. 31).
- 4 Bien des études s'ouvrent en rappelant à quel point le contexte sociopolitique est déterminant dans la manière pour l'Église de faire concile. À chaque époque, les conciles apparaissent ainsi comme un indicateur des relations entre pouvoirs religieux et pouvoirs politiques, et l'expression d'un rapport de force permanent entre des conceptions théologico-politiques à nuancer selon les temps et les lieux (Dainese, Deswarte, Close, Figoureux). Souvent la logique d'assemblée est décrite avec rigueur, et on mesure à quel point une assemblée qui se réunit construit sa propre autonomie (Blenner-Michel, Minnich, Masson, Lock) ; le choix de ses membres est déterminant dans la construction de ses représentations et de ses prétentions. La délimitation concrète d'une assemblée, de ses prérogatives et de ses moyens d'action en fait un acteur nouveau, insoupçonné par avance – « personne n'avait osé imaginer » (Masson, p. 402). L'appel à l'opinion publique aussi est de tous les temps, selon des modalités propres à chaque époque (à Éphèse en 431, Teja et Acerbi ; à Rome et à Paris en 1870, Milbach).

- 5 Qu'en est-il finalement de l'Esprit Saint, au fil de pages qui témoignent d'une conflictualité protéiforme et durable ? D'abord, il est à souligner qu'il est, dans les discours des acteurs de l'histoire, de toutes les batailles : la justification des options théologiques, parfois opposées, se fait rarement sans la mobilisation d'un vocable sur l'Esprit Saint (ainsi du conciliarisme comme de sa réfutation, de la primauté pontificale comme de sa critique, etc.). L'Esprit est donc au fondement d'un « dispositif de légitimation » (Rosenblieh, p. 227), par le recours permanent à des formules imputant à l'Esprit Saint l'autorité pleine et entière, l'autorité réelle. La dramatique conciliaire impose, par le registre des codes symboliques et liturgiques qu'elle mobilise, de tenir l'Esprit comme un acteur qui guide tous les autres (Minnich). Bien sûr, cela invite également à questionner l'habitude fréquente des pouvoirs politiques de présenter leurs décisions comme inspirées par Dieu (Close). Cela pose aussi la question des « vaincus » de cette longue histoire : comment articuler la culture militante de ceux qui se battent pour leurs idées, et leur adhésion de principe et de fait, simultanée, à un collectif qui les contredit au nom de l'Esprit auquel eux-mêmes se réfèrent ? Jusqu'à quel degré des individus peuvent-ils se mobiliser au service d'institutions et de croyances collectives, y compris quand celles-ci ne se plient pas, ou plus, à leurs convictions et à leurs représentations intimes ?
- 6 Les vingt-deux contributions posent en fait, inégalement mais avec une heureuse insistance, une question qui intéresse toute histoire de la religion : que faire du vocable et des signifiants religieux, quand le signifié et le référent de ce même vocable sont l'objet du débat ? Le religieux n'est en effet pas tant un défi pour l'épistémologie parce qu'il serait « irréductible » à l'humain – qui serions-nous alors pour en parler ? Il l'est en revanche parce que les témoins de ce religieux, ici principalement les clercs qui participent à ces conciles, produisent des discours dans lesquels la fonction référentielle est seconde. En clair, on ne sait jamais *a priori* de quoi il est réellement question quand il est question de l'Esprit, sans pour autant que ces discours soient tenus pour absurdes ou délirants : les discours sur l'Esprit que les uns et les autres tiennent ne documentent pas l'Esprit – ils l'invoquent, ils le mobilisent, ils prétendent s'en faire l'écho, mais ils ne disent rien de lui. En cela le religieux, comme la poésie dans son registre propre, se donne à voir comme un système de représentations qui exprime d'abord l'engagement de ceux qui le portent.
- 7 La problématique générale retenue a aussi le mérite de révéler des écarts entre les manières de traiter l'objet visé, l'Esprit. Certains auteurs laissent à l'invocation de l'Esprit le statut de question sans réponse. D'autres choisissent d'évoquer la place de l'Esprit Saint en s'en tenant à l'analyse de l'artefact, du mot, dans les sources mobilisées. D'autres encore cherchent à montrer comment le mot vient s'intégrer à l'intérieur des représentations des acteurs impliqués, et en quoi il contribue à en déterminer l'architecture. D'autres enfin, plus rares certes, semblent s'approprier directement le discours des acteurs, en assimilant l'action de l'Esprit Saint avec les discours sur l'action de l'Esprit Saint. En cela, le livre pose une question qui ne s'adresse pas seulement aux historiens du religieux, mais bien à tout chercheur, sur le défi permanent et les contraintes qui s'imposent pour tenir au plus près à l'exigence de la neutralité axiologique.
- 8 De façon plus anecdotique, on pourra s'interroger sur la justesse du titre de la quatrième partie, « La dramatique par excellence : Vatican II, les moments, les hommes, les groupes ». Les contributions sur les époques antérieures montrent au

contraire que la dramatique de Vatican II, loin d'être remarquable, s'inscrit dans la continuité de la pratique d'un corps pour lequel l'unanimité et la concorde sont une projection et une promesse permanentes, en aucun cas une norme.